



Brinquin Yves : Né le 9-04-1886 à Querrien ; 1910, prêtre et professeur à Bon-Secours, Brest ; 1913, vicaire à Saint-Michel de Brest ; 1919, professeur à l'école Saint-Yves de Quimper ; 1926, aumônier du juvénat de l'Ile Blanche, Locquirec ; 1948, chanoine honoraire ; décédé le 30-10-1950.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1951 p. 487-490.



Tombe à l'Ile blanche

M. le chanoine Brinquin, Aumônier du Juvénat de l'Ile-Blanche. Le 30 octobre s'éteignait, à l'Ile-Blanche, M. le chanoine Brinquin, atteint d'un mal qui le mena à la tombe en pleine connaissance comme en pleine résignation. Il n'est pas exagéré de dire qu'avec lui disparaissait l'une des figures les plus marquantes et les plus attachantes du clergé.

Il naquit à Querrien, dans une famille patriarcale dont l'éducation fixa pour toujours son tempérament d'apôtre et de Breton, fort, sans rudesse, fidèle jusqu'à ses dernières années à sa terre natale, comme au dialecte du terroir. Il connut avantageusement le breton du Léon parce qu'il ne cessa jamais de l'étudier, mais il mania à la perfection le dialecte de son enfance, si doux, si chantant, si savoureux, qui donnait à ses

prédications dans le secteur quimperlois un charme incomparable.

Il fut de bonne heure « chambrier » à l'école Sainte-Croix de Quimperlé ; puis ce fut le Petit Séminaire.

Mais voici qu'un fâcheux accident l'oblige à quitter ses études ; faudra-t-il qu'il renonce à l'avenir entrevu ? Il doit rester chez lui après les vacances, infirme, pour toute sa vie semblait-il. Mais le petit gâs de « Moguel » est doué d'une volonté et d'une ténacité rares.

Pendant des années il ne marchera qu'à l'aide de béquilles mais il ne connut jamais le découragement.

Ne pouvant rester à la campagne, il est placé chez un avoué à Quimperlé. Les éléments du droit que, intelligent et déjà fureteur, il y acquiert, devaient lui servir plus tard.

Mais il a la nostalgie de ses études latines. Conseillé et aidé par le bon M. Jaffré, vicaire à Sainte-Croix, il récupère, dans ses loisirs, le temps perdu ; et au bout de deux ans il rejoint ses camarades de classe de Seconde. Comme par miracle, il quittera à point ses béquilles pour entrer au Grand Séminaire.

Ordonné en 1910, il semble fait d'emblée pour le ministère paroissial. Il le désire et il l'espère. Mais on craint pour lui les conséquences de fatigues inévitables. Il débute donc dans le professorat à Bon-Secours, où il noue de fortes amitiés, telles celle de M. Coeffeur, qui l'a suivi de si près dans la tombe.

Mais, bien entendu, il est à l'étroit dans les limites d'une classe et son activité s'étend à l'extérieur. Aussi tient-on à lui faire faire l'expérience du ministère. La paroisse Saint-Michel vient d'être créée à Brest. Dans une nouvelle paroisse il y a beaucoup à faire. C'est exactement ce qu'il faut au jeune vicaire. Son zèle est déjà connu ; il y joint une affabilité, un dévouement qui ne se démentent jamais, et il est bientôt entouré d'une sympathie qui a gagné les fidèles de tous âges et de toutes conditions.

C'est beaucoup... ne serait-ce que pour ses forces.

Et c'est la mort dans l'âme qu'il doit quitter ce champ d'apostolat, si aimé et, semble-t-il, si fructueux. L'abbé Brinquin redevient professeur, à Saint-Yves cette fois, et l'on sait qu'il se donna, sinon avec le même entrain du moins avec la même conscience, à ses nouvelles fonctions. On était à l'époque du « Cartel des Gauches » et des menaces contre les Congrégations. Partout on s'organise pour la défense des libertés. Il faut alerter le peuple, il faut des conférenciers.

Et voici que celui qui est trop faible pour le ministère paroissial s'en va chaque dimanche porter la parole en breton ou en français aux quatre coins de la Cornouaille.

Il a de la voix, de la flamme aussi ; tout parle en lui, l'expression du visage, l'attitude, le geste. Mais il captive surtout par son talent de narrateur, agressif parfois, souvent ironique, toujours plaisant ; il a le trait qui explique et qui porte. Il a des anecdotes pour toutes les situations. Ce n'était pas un tribun, mais ce fut un conférencier de premier plan.

Sa documentation, qu'il développa jusqu'à la fin, était d'une richesse incomparable.

Qui a pris un livre dans sa monumentale bibliothèque n'a pas pu ne pas être surpris en voyant toutes les charges et surcharges dont il est revêtu. On lui a dit sans doute qu'il faut lire la plume à la main ; personne n'a été plus fidèle à cet excellent conseil. Il annote ses livres, ses revues, jusqu'à ses journaux ; il résume, il amplifie, il approuve, il contredit. Il est là tout entier. Et quelle précision de doctrine, quelle fougue, quel souci d'apostolat !

Il écrit sans-arrêt, semble-t-il. Sur les rayons de sa bibliothèque, dans des cartons qui ressemblent à des livres, sont des manuscrits innombrables ; mais ce sont hélas ! des « hiéroglyphes ».

Il sait qu'il écrit mal ; son écriture se ressent évidemment de la richesse de sa pensée, qui déferle sous sa plume et s'étale comme elle peut ; mais de sa nervosité aussi ; et c'est peut-être là, là seulement, qu'elle se décèle, endiguée qu'elle est partout ailleurs par sa force de volonté et sa charité.

S'il ne s'était agi que de notes personnelles, passe encore ; mais il sait précisément que, dans la correspondance, la mauvaise écriture frise l'incorrection. Il y portera remède : il achète une machine à écrire. Sa correspondance y gagne évidemment en clarté, mais elle y a perdu en personnalité, car si le style c'est l'homme, l'écriture l'est aussi.

Mais n'anticipons pas.

La partie la plus marquante de la vie de M. Brinquin va se passer à l'Ile-Blanche. Il y arrive en 1926.

Si l'Ile-Blanche malgré son nom n'est pas une île, elle risque tout de même d'être une solitude. Or M. Brinquin, dont on aime la compagnie et la conversation, les aime lui aussi. Et puis c'est tout de même loin pour un Cornouaillais, pour un gâs de Querrien, fortement attaché, avons-nous dit, à sa terre natale. Et enfin, ce n'est pas le ministère paroissial pour lequel il semble, à lui-même comme à d'autres, particulièrement préparé.

M. Brinquin, le sait-on ? alla à l'Ile-Blanche sans enthousiasme et cependant il y fut l'homme providentiel, l'aumônier qui s'est occupé du temporel comme du spirituel avec le même bonheur. Il a été un fondateur.

Seuls ceux qui ont connu l'Ile-Blanche avant son arrivée peuvent se faire une idée de la transformation qui s'y est opérée sous sa direction.

Mais pour cela que de batailles il a fallu livrer contre tous, contre les voisins, contre la commune, contre la mer elle-même, qui tous voulaient empiéter sur la propriété des Religieuses ou plutôt du Syndicat de l'Enseignement Libre de Saint-Brieuc.

L'ancien petit clerc d'avoué de Quimperlé dépouilla avec patience et compétence les vieux grimoires des notaires, et, convaincu de ses droits, il n'hésita pas à se lancer dans la procédure. La victoire ne fut pas facile, mais sa ténacité et aussi sa diplomatie vinrent à bout de toutes les difficultés ; il fit si bien que ses adversaires devinrent ses meilleurs amis.

La mer elle-même dut s'avouer vaincue, après avoir remporté de nombreuses victoires. Il fallait à tout prix arrêter son invasion, lente mais sûre. On construisit des fortins, des murs, on déplaça des montagnes et des digues de sable ; peine perdue, les travaux de l'ingénieur improvisé tenaient l'espace d'une saison.

Fallait-il se résigner à se laisser grignoter par les éléments après s'être si bien défendus contre les humains ? M. Brinquin découvrit alors la force de résistance des « gabions ».

Avec ses juvénistes, il se remit au travail. Quelle patience a-il fallu pour transporter à pied d'oeuvre des dizaines de milliers de galets et les emprisonner dans les grillages de fer que l'on déposa au pied des falaises ! Je le vois, disant sans rire, à ses ouvrières, « C'est ainsi que furent construites les pyramides » et, de fait, les nouvelles constructions s'avèrent aussi solides... que celles des Pharaons.

Si vous n'avez pas été les témoins des « récréations » de ses ouvrières, traçant les allées et les routes, creusant des fossés, élevant des talus, plantant ces arbres de toute essence qui abritent les jardins, les terrains de jeux et les promenades de l'Ile-Blanche, vous ne pouvez avoir une idée de ce qu'est la joie dans le travail, que récréent les histoires, les chants, les rires. Vous vous en souvenez, chères Soeurs aujourd'hui dispersées à travers la Bretagne.

Les visiteurs attirés par l'affabilité de l'aumônier, dont les relations s'étendent au loin, et par la renommée de l'Ile-Blanche, sont émerveillés.

Car les visiteurs sont nombreux ; ils sont tous reçus par M. Brinquin comme s'il les attendait. A chacun il donne généreusement son temps et ses fatigues. Il faut, bien entendu, après une prière à la chapelle, visiter la propriété ; la promenade est lente, car M. l'Aumônier marche difficilement et surtout il faut souvent s'arrêter ; chaque coin, chaque allée, chaque bosquet a son histoire toujours savoureuse.

Et les visiteurs s'en retournent, ravis certes de la promenade, heureux même d'avoir arraché ce bon aumônier à sa solitude ; car ils ignorent bien sûr et ignoreront toujours qu'ils avaient été précédés et qu'ils seront suivis par plusieurs autres. M. Brinquin s'en amusait d'ailleurs avec ses intimes. Mais quelle délicatesse dans la charité !

Comment trouvait-il donc le temps nécessaire à son travail ; car, on s'en doute bien, ce fut un grand travailleur, un « bûcheur » ; il l'était au collège, lorsque ravi d'être exempté de promenade à cause de son infirmité, il passait son temps à l'étude. Il le fut évidemment à l'Ile-Blanche.

Il avait le scrupule du devoir minutieusement accompli. Il avait la charge de la formation spirituelle d'une centaine de jувénistes, la charge de les préparer pour la vie ; pour la leur et celle des autres. Ses cours de catéchisme, ses homélies dominicales, ses conférences en semaine nécessitaient une préparation des plus soignées, car il avait l'horreur des redites. Des histoires pleines d'humour et de finesse éclairaient avec à-propos son enseignement et concrétisaient un point de doctrine trop abstrait. Le souci de former, de cultiver, de faire œuvre profonde était le but d'ers ses lectures comme de ses méditations.

Où trouvait-il le temps pour tout cela ? Dans une vie méthodiquement organisée. Large, indulgent, généreux pour les autres, M. Brinquin était, privatim, un véritable ascète. Six heures de sommeil par nuit était pour lui un luxe ; couché tard, il était tous les jours dès quatre heures à ses affaires. On dit que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt ; on comprend que M. l'Aumônier fut maître dans « son domaine ».

Il eut de grandes consolations, dans le succès de son œuvre, dans quelques amitiés très profondes ; car, au demeurant, c'était un sensible. Il a rencontré des incompréhensions très inattendues ; il a été en butte à des contradictions très violentes, dont quelques-unes n'ont jamais désarmé : il en a souffert, beaucoup. Peu s'en sont rendus compte.

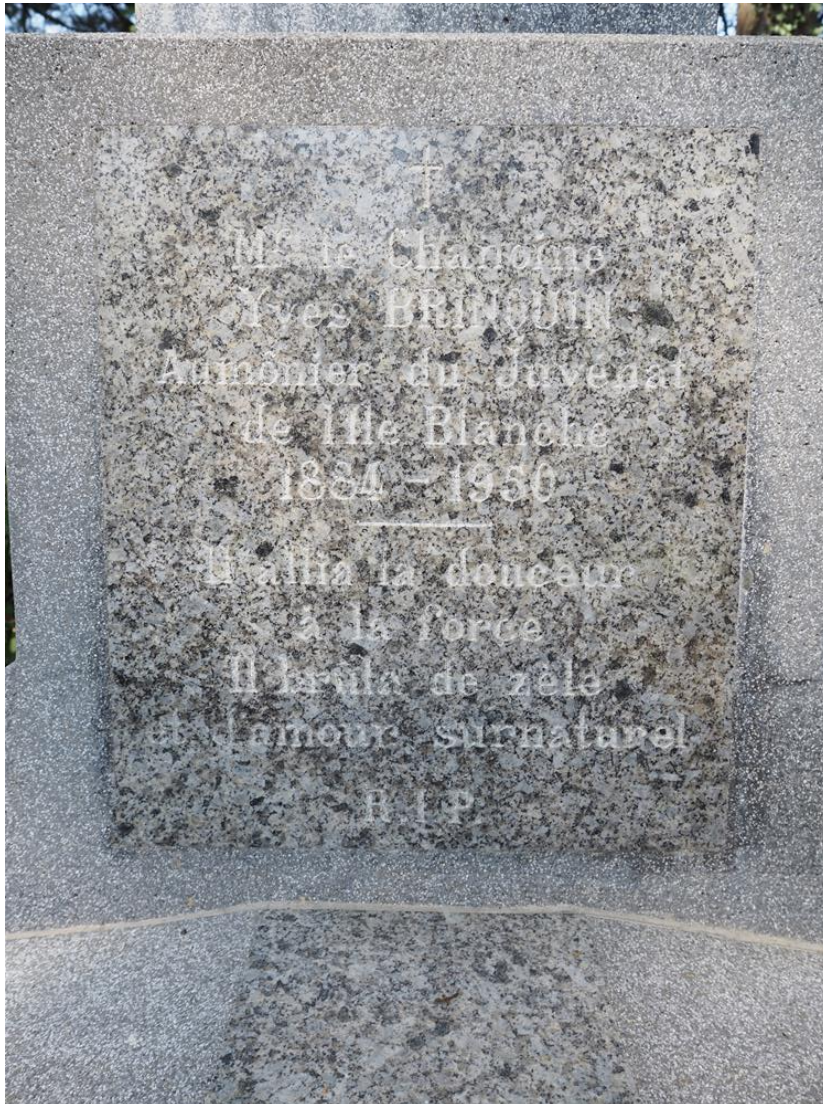
Que d'autres leçons il y aurait à glaner dans une vie qui fut si féconde. Le canonicalat lui apporta, en 1948, le témoignage, auquel il ne fut pas insensible, de l'estime dans laquelle le tenait son évêque et auquel applaudit le diocèse tout entier ; car discuté, par quelques-uns peut-être, dès ses premières années, il avait par sa bonté conquis depuis longtemps l'affection respectueuse de tous ceux qui avaient pu l'approcher.

Aussi, étaient-ils nombreux ses amis de Locquirec et d'ailleurs, les Religieuses groupées autour de la Mère Supérieure générale et de M. l'Aumônier de la Maison-Mère, les confrères des Côtes-du-Nord et surtout du Finistère faisant escorte à LL. EE. Mgr Fauvel et Mgr Cogneau, pour conduire à sa dernière demeure le chanoine Brinquin.

Il repose à l'Ile-Blanche dans un enclos qui avait ses préférences au pied de la statue de la Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; il s'y rendait chaque jour ; et un jour, déjà touché par la maladie et se sachant frappé à mort, il me dit : « Ce sera là ! »

C'est là en effet qu'il repose auprès de ses chères Religieuses et juvénistes, qui, les unes après les autres, l'ont entouré de la plus dévouée affection. M. le chanoine Brinquin, en effet, a été pour de nombreuses générations passées et il restera pour de nombreuses générations futures celui que

toutes ont appelé dès le début et continueront d'appeler « notre bon aumônier ». Nul doute que du haut du Ciel il continue son œuvre.



*Semaine religieuse de
Quimper et Léon, 7/09/1951
p.487.*